



HAL
open science

Genèse dialectique de l'homme augmenté

Daphné Vignon

► **To cite this version:**

| Daphné Vignon. Genèse dialectique de l'homme augmenté. 2022. hal-03924422

HAL Id: hal-03924422

<https://nantes-universite.hal.science/hal-03924422>

Submitted on 5 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Genèse dialectique de l'homme augmenté

Daphné Vignon

C'est le triste apanage des guerres que de susciter des avancées technologiques majeures, selon une tendance que la modernité n'a fait que renforcer¹. La première d'entre les guerres modernes, la « Grande », que Jünger donne précisément pour une « bataille de matériel² », y compris de « matériel humain³ », a inauguré ce lien consubstantiel entre développement technique et conflits meurtriers. Les conséquences des affrontements sont elles-mêmes l'occasion d'ingénieuses inventions, ne fût-ce que dans le champ médical, qui doit composer avec des corps affreusement mutilés ou dans le secteur économique alors au bord du gouffre. Selon cette même logique, les moyens de communication, qui ont fait la preuve de leur redoutable efficacité grâce à la propagande déployée pour mobiliser « l'arrière » particulièrement en France et aux États-Unis⁴, sont de plus en plus sollicités en temps de paix. Ainsi, ce que la technique a conquis au champ d'honneur, la technique l'a réinvesti dans le civil, majoritairement en faveur de son propre développement, et à un rythme toujours plus soutenu. La période d'entre-deux-guerres est caractéristique de cet emballement, chez les vaincus comme chez les vainqueurs, emballement qui se soldera par un nouveau conflit, encore plus meurtrier en valeur absolue, où les blindés joueront cette fois-ci un rôle majeur dans des batailles d'un genre renouvelé dont « la physionomie ne parvint pas », entre 1914 et 1918, « à se dessiner dans tous ses détails⁵ ».

En Allemagne, les pertes de guerre sont d'autant plus douloureuses que les clauses de l'armistice doublées des effets de la Grande Dépression entretiennent une situation économique catastrophique⁶ et que la République de Weimar ne parvient pas à juguler une instabilité politique devenue endémique⁷. Parfaitement clairvoyant, Walter Benjamin note en 1930 :

Avoir fait la guerre, du plus intime de soi, d'autres peuples pourraient l'affirmer à leur propos. L'avoir perdu du plus intime, non. Le particulier [...] de cette explication, avec la guerre perdue qui secoue si gravement l'Allemagne depuis 1919, est maintenant que sa perte, précisément, en fait appel à la germanité. [...] [Ces tentatives pour surmonter la perte de la guerre] commencèrent avec l'entreprise qui consista à pervertir la défaite en une victoire intérieure...⁸

Une remarque s'impose en complément de cette citation : l'analyse est formulée alors que Benjamin livre une critique acerbe de l'ouvrage collectif *Guerre et Guerriers* édité par Jünger. Son propos consiste ainsi à dénoncer l'héroïsation rampante du soldat que Jünger entretient encore, en aventurier⁹ qui s'est exemplairement illustré au front. Et l'argument central de cette critique n'est autre que la compréhension de la technique et de son rôle en temps de guerre comme en temps de paix. L'intérêt de la controverse tient en ceci que Benjamin, qui fraye avec le marxiste, dénonce chez les tenants d'une héroïsation de la guerre une « inimitié » de principe « envers le matérialisme », posture qui lui paraît d'autant plus délétère que dans « cette inimitié se créa le langage de la bataille de matériel¹⁰ » sous couvert de « séparer de façon étanche [...] tout ce qui est Technique de ce qu'on nomme Spirituel¹¹ ».

Sans prendre position dans cette controverse aux nuances politiques tout à fait caractéristiques de l'époque¹², il semble néanmoins intéressant de relever cette collusion du technique, du spirituel et de la

¹ Keegan John, *La guerre dans l'Histoire. Histoire de la guerre, t I*, Traduction Régina Langer, Paris, L'esprit frappeur, 2000, p. 55, 56. De manière plus circonstanciée mais autour de ce même paradigme, il est possible de se référer à Nolte Ernst, *Fascisme et totalitarisme*, Édition établie par Stéphane Courtois, Traduction Paul Stéphano, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 483, 482 puis p. 491.

² Jünger Ernst, *Orages d'Acier*, Traduction Henri Plard, Paris, Le Livre de Poche coll. « Biblio », 2018, p. 92.

³ *Op. cit.* p. 20.

⁴ Nous pensons en particulier à Edward Bernays, qu'on donne pour le père du marketing, et à son ouvrage *Propagandia, comment manipuler l'opinion en démocratie*, Traduction de Oristelle Bonis, Paris, Zones, 2007, p. 45.

⁵ Jünger Ernst, *Op. cit.* p. 92.

⁶ Nolte Ernst. *Op. cit.* p. 497-500.

⁷ Ernst von Salomon en particulier donne à lire ce désarroi dans son ouvrage *Les réprouvés*, Traduction Andrée Vaillant et Jean Kuckenbourg, Paris, Bartillat, coll. « Omnia Poche », 2016, p. 16,17.

⁸ Benjamin Walter, « *Théories du fascisme allemand* », in *Technique et expérience, Mélancolie de gauche et autres textes*, Traduction Lucile Chartain, Eterotopia France/Rhizome, 2016, p. 39.

⁹ Jünger Ernst, *Op. cit.* p. 9.

¹⁰ *Op. cit.* p. 42.

¹¹ *Op. cit.* p. 35.

¹² Erick Kästner livre une caricature mordante de l'affrontement entre national-socialisme et communisme dans le Berlin des années trente. Kästner Erick, *Vers l'abîme*, Traduction Corinna Gepner, Paris, Éditions Anne Carrière, coll. « 10/18 », 2017, p. 59-63.

germanité qui trouve, dans l'article de Benjamin, une expression d'une grande clarté synthétique. Une telle collusion dessine en creux les contours de tensions théoriques et idéologiques qui mettent en leur centre le mythe de l'« homme nouveau » qui, s'il doit beaucoup à son « sang » et à son « sol », bénéficie également de la puissance technique, si ce n'est pour accroître ses possibilités individuelles, au moins pour s'imposer d'un point de vue collectif. Il nous semble que cette conception technico-guerrière de l'homme est une des pierres angulaires des problématiques que soulève la période et qu'elle s'inscrit fondamentalement dans l'héritage de l'idéalisme allemand ainsi que nous nous attacherons à le démontrer à l'appui de la lecture que nous entendons fournir des écrits de Viktor Klemperer. La place centrale du corps et de la santé dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres est un indice particulièrement frappant de cet étrange imaginaire. Ce souci se traduit, en autres, par une exaltation du sport qui va bien au-delà de la célébration des *Dieux du stade*¹³. Klemperer note ainsi à propos de la biographie du coureur automobile Bernd Rosemeyer parue en 1938 :

On ne fait ici aucun mystère de ce que le sport est au service de l'industrie allemande, que Rosemeyer et consorts sont les gladiateurs patriotiques de l'industrie... Conséquence : l'énorme surestimation du sport, l'énorme propagande sportive du IIIe Reich avant-guerre et comme préparation multiforme à la guerre : idéal héroïque de la jeunesse, *panem et circenses*, diversion des réels objectifs, guerriers, du gouvernement¹⁴.

Il est ici question de sport automobile, automobile dont la conduite était, pour Klemperer, si problématique. Elle induisait en effet qu'il noue un rapport à un objet entièrement « mécanique¹⁵ » même s'il s'est laissé rapidement gagner par l'utilité de ce moyen de locomotion, sans parler d'une certaine griserie induite par l'expérience de la vitesse¹⁶. La chose pourrait passer pour anecdotique si Benjamin n'entamait pas l'article évoqué précédemment en citant « Léon Daudet, fils d'Alphonse » pour lequel « L'automobile, c'est la guerre ». Benjamin impute, avec une surprenante modernité, cet aphorisme à « la pensée d'une croissance des expédients techniques [...] qui ne trouvent dans notre vie privée aucune utilisation sans reste, complète, adéquate, et qui tendent pourtant de manière pressante à trouver leur justification¹⁷ ». Ainsi, la difficulté que pouvait représenter, à une époque, la conduite automobile ne relève pas de la simple anecdote propre à faire sourire quant au manque d'habileté des hommes d'alors.

Ce qui se joue ici relève d'une augmentation des capacités humaines aujourd'hui tellement admise qu'on pourrait croire qu'elle est, si ce n'est « naturelle », au moins inéluctable au nom de l'efficacité, pour ne pas dire de l'efficience. Mais, là encore, cette augmentation se situe moins au niveau de l'individu que d'un homme générique qui nous semble caractéristique d'un récit de l'efficacité et du progrès qui s'écrit dans le paradoxe relevé incidemment par Benjamin. Paradoxe, ou supposé tel, où se sont confrontés, exemplairement en Allemagne, le spirituel, le corps, la nature (aussi floue que cette notion puisse être) et la technique. Paradoxe qui a, en tout état de cause, fait plusieurs millions de morts mais qui est d'autant plus aveugle que la technique se fonde en science et la science en raison selon un solipsisme qui invite à poser l'interrogation suivante : l'efficacité est-elle raisonnable ? Notre propos consiste ainsi à explorer la relation de ces éléments souvent contradictoires à partir « de la position moyenne, de l'homme ordinaire, de la vie quotidienne, de petits événements¹⁸ ». Ce positionnement, dont Klemperer se réclame, n'est pas qu'affaire de modestie. Il s'apparente plus à une posture méthodologique qui lui permet de développer une analyse certes personnelle, mais également philologique et historique, qui invite à chercher dans l'héritage allemand dont Klemperer est, de son propre aveu, le descendant direct, les prémisses de ce récit de l'efficace dont la puissance demeure, de notre point de vue, à maints égards vivaces. Klemperer défait en effet, par une chronique quotidienne minutieuse, l'idéologie à l'œuvre ; idéologie qui joue sur des registres lexicaux à la fois mécaniques et organiques. Ce mélange des genres, caractéristique de la phraséologie de l'augmentation, s'est noué dès la fin du XVIIIe siècle allemand autour de deux notions essentielles : l'histoire et le corps.

Né en 1881, Viktor Klemperer est un philologue et romaniste reconnu qui enseigne à l'Université de Dresde jusqu'en 1935, année où il est démis de ses fonctions par le régime nazi. Issu d'une famille de confession juive, il se convertit une première fois au protestantisme en 1903, sur les conseils de ses frères. Il se fait baptiser une seconde fois en 1912 dans la perspective d'obtenir une chaire d'enseignement.

¹³ *Op. cit.* p. 148.

¹⁴ Klemperer Viktor. *Je veux témoigner jusqu'au bout*, Traduction Ghislain Riccardi, Michèle Kiintz-Tailleur et Jean Tailleur, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 809. Nous désignerons dorénavant cet ouvrage en abrégé *Je veux témoigner*.

¹⁵ Klemperer Viktor. *Mes soldats de papier*. Traduction Ghislain Riccardi, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 253. Nous désignerons dorénavant cet ouvrage en abrégé *Mes soldats*.

¹⁶ *Op. cit.* p. 283, p. 279, p. 250.

¹⁷ Benjamin Walter, *Op. cit.* p. 35.

¹⁸ *Je veux témoigner*, p. 798. Voir également *Mes soldats*, p. 420.

Néanmoins, Klemperer est peu croyant – voire absolument athée ainsi qu’il l’admet au fur et à mesure que le conflit mondial avance¹⁹. Mais il est également profondément allemand, et son effort vers le libéralisme protestant²⁰ témoigne de cette appartenance qu’il veut complète. Parallèlement à ce parcours à la fois professionnel et spirituel, il épouse la pianiste Eva Schlemmer – événement capital puisque c’est cette union qui permettra à Klemperer d’éviter la déportation, le régime nazi ayant pris de prudentes mesures d’exception touchant le sort des couples dits « mixtes²¹ ». De la sorte, bien que dépossédé de sa propriété et contraint de loger dans une « maison de juifs » [*Judenhaus*], Klemperer demeure à Dresde jusqu’en février 1945. Il prend la fuite avec Eva le lendemain du bombardement allié qui détruit la ville, au moment même où l’ordre tombait de déporter les derniers juifs de la cité encore en vie. Il se cache en Bavière jusqu’à la capitulation avant de revenir à Dresde, d’être rétabli dans ses fonctions le 1^{er} novembre 1945, puis d’être nommé, en 1951, professeur à l’université Humboldt de Berlin. Il doit ce revirement non seulement à sa réputation mais également au fait que, le 23 novembre 1945, après d’infinies tergiversations, il adhère au KPD, le parti communiste allemand. Ce que ses positions d’avant-guerre ne laissaient pas aisément supposer²². Il meurt en 1960 à Dresde.

On comprend à la lecture de cette rapide notice biographique que Viktor Klemperer n’a pas eu la vie « ordinaire » d’un professeur passionné de littérature française. Passionné au point qu’il écrive, pendant la période nazie, une véritable somme portant sur la littérature française du XVIII^e siècle qu’il examine en humaniste convaincu par l’esprit des Lumières en général et par Voltaire en particulier²³. Quoique la liste de ses lectures en période de guerre soit impressionnante – tout autant que sa production écrite proprement dite – cet homme, dont on devine qu’il est au naturel jaloux de sa tranquillité et de sa réputation, assiste, à partir de 1933, à l’effondrement progressif de ses conditions de vie. L’extraordinaire tient en ceci que, usant de l’écriture presque au jour le jour comme d’un acte de résistance, Klemperer plonge son lecteur au cœur de cette folie tragique avec une urgence d’autant plus grande que les pages de ses journaux sont systématiquement soustraites à sa relecture : par mesure de sécurité, Eva les porte à une amie pour qu’elle les cache jusqu’à la fin de la guerre. Ces « soldats de papier²⁴ », comme Klemperer les surnomme lui-même, lui permettent de se livrer à une analyse approfondie de la propagande nazie qu’il désigne sous la formule *Lingua Tertii Imperii* (LTI). L’ouvrage éponyme est édité dès 1947. Il est nourri des notes prises sur le vif²⁵ mais aussi des documents collectés durant l’immédiate après-guerre qu’il s’agisse d’almanachs, de journaux, d’affiches ou de livres, *Mein Kampf* en tête. Cette généalogie hybride, autant que la perplexité de Klemperer face à la catastrophe historique dont il est une victime, justifie que la forme de l’*opus* soit étrange, tout le moins dans une perspective purement universitaire. De fait, l’auteur évoque régulièrement au sein de son journal son souhait de livrer une étude de la LTI, hésitant sur la méthode à employer. *In fine*, il situera son livre à mi-chemin entre le témoignage, le récit et l’analyse, proposant ainsi une construction originale qui, sous forme d’un glossaire aux entrées multiples, transcrit une atmosphère d’oppression. Il s’agit de donner à entendre la « totalité » proprement envahissante de la langue totalitaire²⁶.

Cette parole est d’autant « totale » plus qu’elle pénètre le quotidien à grand renfort d’une technique mise au service d’une diffusion massive. Klemperer, essentiellement dans son journal, consigne les rumeurs, les compare avec les informations officielles – qu’il faut lire entre les lignes – et parfois avec celles entendues clandestinement et émises depuis l’étranger. Les journaux et la radio – deux médias de « masse » – laissent Klemperer perplexe. Les journaux d’abord dont « les tirages quotidiens [...] formeraient une colonne de 20 km de haut allant jusqu’à la stratosphère²⁷ ». Klemperer note qu’ils sont sous influence, mais néanmoins prescripteurs alors même que nul n’est dupe du subterfuge²⁸. La radio pose un problème plus fondamental. Elle semble au lettré, qui ne parvient pas à en maîtriser l’usage, un moyen nettement plus contemporain, pour ne pas dire révolutionnaire, d’imposer un « bruit » auquel il est impossible d’échapper²⁹. Relayée par

¹⁹ *Op. cit.* p. 605.

²⁰ *Je veux témoigner*, p. 707.

²¹ *Op. cit.* p. 14.

²² *Mes soldats*, p. 168.

²³ *Op. cit.* p. 416.

²⁴ La première occurrence d’une longue série se situe en page 176 de *Mes soldats de papier*. « La formule désigne, pour Klemperer les tâches non encore abouties (notes, etc.) » Note 100, *Op. cit.* p. 705.

²⁵ *Op. cit.* p. 598.

²⁶ Klemperer Viktor, *LTI la langue du III^e Reich. Carnet d’un philologue*, Traduction Élisabeth Guillot, Paris Pocket, coll. « Agora », 2002, p. 265. Nous désignerons dorénavant cet ouvrage en abrégé LTI.

²⁷ *Mes soldats*, p. 367.

²⁸ *Op. cit.* p. 301.

²⁹ *Op. cit.* p. 206.

des haut-parleurs, omniprésente dans les endroits publics, la radio convertit un auditoire contraint à mesure qu'elle augmente et duplique le discours. Attribuant dans un premier temps à la « Russie soviétique » cet usage de la technique permettant à « l'homme d'État de s'adresser réellement et personnellement à tous³⁰ », Klemperer ne fut pas le seul à relever cet envahissement de l'espace sonore. L'auteur anonyme d'*Une femme à Berlin* tire des conclusions analogues à celles du philologue³¹ : l'amplification technique participe pleinement à la puissance d'un message qui joue sur la sensibilité pour ainsi dire physique de l'auditoire.

Il y a une infinie tristesse à lire le désarroi d'un homme, dont le métier est le verbe, en proie à cette communication technicisée, autant du point de vue de sa diffusion que de sa mise en scène. Ce désarroi se donne à lire dès l'ouverture de la *LTI* lorsque Klemperer constate que « la langue ne se contente pas [...] de penser à ma place, elle dirige mes sentiments, elle régit mon être moral d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle³² ». Ce désarroi, pour dire vrai, envahit tous les compartiments qui, peu ou prou, touchent à la formalisation des récits. Klemperer est passionné de cinéma ; la langue du III^e Reich lui promet que « le film allemand de divertissement *est en marche*³³ ». Il est philologue ; il doit admettre, comme de nombreux commentateurs après lui, que « la construction de l'homme aryen prend racine dans la philologie et non dans les sciences naturelles³⁴ ». Il est un grand lecteur ; il assiste au déploiement d'une propagande qui « s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente³⁵ ». La mécanique étant ici obtenue par un double mouvement consistant à ôter à l'esprit critique le temps nécessaire pour qu'il puisse « reprendre son souffle³⁶ » et à produire un effet de « pantalonnade » qui travestit les « choses de la raison dans la sphère du sentiment³⁷ ». L'insistance de Klemperer ne laisse planer aucun doute : c'est bien par le truchement d'une langue qui, efficacement véhiculée par la technique, se laisse également reconfigurer par elle, que le corps est mis en jeu. L'absolution des sciences naturelles autant que la mention de la chair et du sang sont en l'espèce explicites. L'augmentation suppose, en première instance, une amplification et une simplification du récit propres à créer une immédiate adhésion. L'individu est ainsi enrôlé dans le processus plus vaste du « renouveau » donné sous le double registre de la grandeur et de l'éternité.

Malgré ces innombrables renoncements, la technique comme support du verbe réapparaît toujours positivement, sous la plume de Klemperer, dès lors qu'il s'agit de « produire³⁸ » une pensée. Celle-ci, pour être cohérente, suppose en effet *a minima* d'être écrite : elle est trop complexe pour s'épanouir sans être physiquement inscrite et, subsidiairement, transmissible³⁹. L'importance de l'inscription dans le développement d'une « série logique⁴⁰ » était déjà très présente à l'esprit de Klemperer au commencement du régime nazi, alors que les éditeurs déclinaient les uns après les autres ses propositions. Sans même rien dire de la confiscation des livres « interdits », la prise de conscience du caractère déterminant de l'écriture – au sens le plus matériel du terme – atteint son acmé lorsque Klemperer est enfermé huit jours dans la prison de droit commun de Dresde pour avoir omis, une heure durant, de respecter le *black-out*. Il se voit alors privé de tout rapport au texte jusqu'à ce qu'un gardien lui donne un crayon et une feuille de papier, dont il économise au mieux la surface en ne notant que des « mots-clefs⁴¹ » en soutien de sa réflexion.

Il existe donc une tension extrêmement sensible entre les bénéfiques et les « travers » de la technique, toute chose égale par ailleurs. Une telle tension est d'autant plus exacerbée que le langage est ici en jeu d'un bout à l'autre du spectre, de la pensée spéculative la plus subtile à la propagande la plus virulente. Car, finalement, le pouvoir nazi tient en ceci que « tout est discours⁴² » : c'est le propre du national-socialisme que d'avoir su exploiter la puissance de la parole à laquelle Hitler, dans *Mein Kampf*, confère un « pouvoir

³⁰ *LTI*, p. 83.

³¹ *Une femme à Berlin*, Anonyme, Traduction Françoise Wuillmart, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008, p. 44. Et *LTI*, p. 35.

³² *Op. cit.* p. 40.

³³ *Mes soldats*, p. 298.

³⁴ *LTI*, p. 188. Voir sur ce point Geary Patrick J., *Quand les nations refont l'histoire, L'invention des origines médiévales de l'Europe - Différence ethnique et nationalisme du XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2011, p. 41.

³⁵ *LTI*, p. 40.

³⁶ *Op. cit.* p. 327.

³⁷ *Op. cit.* p. 304.

³⁸ *Mes soldats*, p. 143.

³⁹ *Op. cit.* p. 224.

⁴⁰ *Op. cit.* p. 602.

⁴¹ *Op. cit.* p. 612, 613.

⁴² *LTI*, p. 321.

bien au-dessus de l'écrit⁴³ ». Précisément, ce discours « obscurcit l'intelligence⁴⁴ » au sens où il ne fait plus « la différence entre le domaine privé et le domaine public, [...] entre langue écrite et langue orale⁴⁵ ». On découvre ici, dans un surprenant raccourci, la pierre d'achoppement qui justifie la sensibilité particulière dont Klemperer fit preuve vis-à-vis de la propagande nazie en particulier et du régime nazi en général. Elle tient dans le rôle central de la parole [*sparwbe*]. Klemperer, entièrement du côté de l'écrit, ne peut souscrire à une quelconque profération sans s'en remettre préalablement à une acception purement logique du langage. En ce sens, il tient une position médiane dans la controverse qui oppose Heidegger et les membres du cercle de Vienne, et plus spécifiquement Carnap. De la sorte, le caractère surprenant ou inquiétant que peut revêtir la duplication technique n'est pas, selon Klemperer, systématique. Pour le dire autrement, la duplication ne rend pas l'édition condamnable en tant que telle. Au contraire, la ligne éditoriale, dont la définition dépend au premier chef du support utilisé, est éminemment problématique, d'autant plus qu'elle disparaît derrière le simulacre d'évidence généré par l'efficacité de la diffusion. Ainsi, s'il est nécessaire de mettre en ordre « les trouvailles créatrices », les « bouffées d'idées » au fil d'un « travail de pensée conscient qui n'est qu'élaboration, extension, application technique⁴⁶ », ce même travail « technique » est une arme redoutable dès lors qu'il est mis au service d'une pure et simple « publicité » et d'une « suggestion de masse⁴⁷ ». Klemperer ouvre ici la voie à une critique radicale de la « communication », voire de l'information elle-même.

Klemperer conçoit donc la technique, y compris au-delà du champ de la communication, comme novatrice et par maints égards, surprenante si ce n'est stimulante. Simultanément, elle est ressentie comme omniprésente, incontournable, étouffante⁴⁸ et ce, d'autant plus que l'ingénierie militaire fait étalage de sa puissance⁴⁹. C'est sans doute cette bipolarité positive/négative de la technique, entre laquelle Klemperer oscille en permanence, qui lui permet, *in fine*, cette affirmation pour le moins surprenante :

La profusion nouvelle de tournures techniques dans la langue du bolchevisme témoigne donc exactement du contraire de ce dont elle témoigne dans l'Allemagne hitlérienne : elle indique les moyens mis en œuvre dans la lutte pour la libération de l'esprit alors qu'en allemand, les empiétements du technique sur les autres domaines m'obligent à conclure à l'asservissement de l'esprit⁵⁰.

La chose est écrite dans la *LTI*, parue durant l'immédiate après-guerre alors que Klemperer a décidé de rester en RDA. On pourrait donner cette affirmation, qui n'est pas étayée au-delà des bornes de la phrase que nous avons citée, pour l'acte de foi d'un converti au bolchevisme. La « libération de l'esprit » célébrée ici pourrait être entendue non pas dans une perspective strictement hégélienne, mais dans une approche d'inspiration marxiste : elle correspondrait ainsi à la promesse d'émancipation *via* la maîtrise toujours plus complète des conditions matérielles (y compris techniques). Nous doutons d'autant plus de cette lecture que, dans un premier temps, Klemperer attribuait la technicisation de la langue elle-même (et non plus seulement de ses supports de diffusion) à des « pays champions du commerce et de l'industrie, l'Angleterre et l'Amérique⁵¹ ». Commerce et industrie qui n'ont pas la dignité de « l'esprit », va sans dire. Chercher si ardemment une origine étrangère à ce phénomène qui semble être la source de tous les maux donne une preuve de l'inébranlable optimiste de Klemperer, pour ne pas dire de son aveuglement que l'on pourrait mettre sur le compte de sa confiance pleine et entière dans l'héritage allemand comme de son désengagement politique *a priori*⁵². Benjamin semble avoir été plus clairvoyant lorsque, dès 1933, il interroge le « genre de créatures toute nouvelles » que la modernité allemande imagine, étant entendu que « nos télescopes, nos avions et nos fusées ont transformé l'homme d'autrefois ». Or, « cette créature parle déjà un langage tout nouveau » avec pour conséquence de réfuter sa « ressemblance à l'homme – ce principe de l'humanisme » auquel Klemperer est lui-même si attaché par sa fréquentation des Lumières françaises. Mais, la nouveauté dont il est ici question n'est pas soupçonnée d'être importée. Elle n'est même pas le résultat d'une instrumentation. En effet, selon Benjamin, l'enjeu ne porte pas sur « une innovation technique du langage » mais bien sûr « sa mobilisation au service du combat ou du travail », deux domaines de prédilection pour

⁴³ Nolte Ernst, *Op. cit.* p. 580.

⁴⁴ *LTI*, p. 84.

⁴⁵ *Op. cit.* p. 49.

⁴⁶ *Mes soldats*, p. 603.

⁴⁷ *LTI*, p. 50.

⁴⁸ *Mes soldats*, p. 246.

⁴⁹ *Op. cit.* p. 346. *Je veux témoigner*, p. 708 et p. 641. On peut remarquer un parallélisme avec Jünger *Op. cit.* p. 198.

⁵⁰ *LTI*, p. 44.

⁵¹ *Op. cit.* p. 131. Et *Mes soldats*, p. 137.

⁵² *LTI*, p. 56.

l'efficacité. L'enjeu étant à terme de « transform[er] la réalité et non sa description⁵³ ». Qu'il s'agisse d'une augmentation, voilà bien ce que Benjamin évite de commenter, peut-être précisément parce qu'il ancre son analyse dans une perspective plus immédiatement politique que Klemperer.

Nonobstant cette divergence d'interprétation d'avec Benjamin, Klemperer pose, à partir de l'étrange jugement qu'il porte sur les effets plus ou moins bénéfiques de la technicisation du langage selon le positionnement idéologique duquel elle procède, une question double dont nous avons déjà tracé les contours. Le premier volet porte sur la manière dont la technique modèle la « *vox populi*⁵⁴ » ; le second volet, qui lui est totalement imbriqué, interroge le sens même de l'investissement technique. Cette dernière remarque est formulée étant entendu que le contexte proprement insensé dans lequel Klemperer évolue pointe plus vers une mortelle incongruité de la technique que vers une intention éclairée à l'œuvre⁵⁵. Et pour cause, Klemperer scinde très régulièrement le champ scientifique en deux, entre le non-appliqué et l'appliqué, à partir de cette remarque : « Hitler et le national-socialisme méprisent l'«intelligence» et la science pour autant qu'elles n'apportent pas de profit technique.⁵⁶ » Dans le champ technique, il semble donc que le « savoir » le dispute à la « stupidité »⁵⁷ - particulièrement lorsque la technique « envahit » le champ politico-historique⁵⁸. On peut lire cette dichotomie comme la mise en exergue d'une exigence d'efficacité immédiate qui relèguerait la technique au rang d'un simple outillage là où la science serait considérée comme plus « fondamentale » mais moins productive. Au-delà, cette distinction interroge l'intérêt même du témoignage que Klemperer entend porter : le non-sens de l'histoire auquel il assiste contraste douloureusement avec ce qui devrait être tenu pour un progrès sous couvert de science et de savoir – ou, à défaut d'un progrès, pour le moins un effort de la pensée que Klemperer envisage comme acte de résistance. Autrement dit, l'augmentation permise par la mobilisation de la technique serait d'ordre purement quantitatif, jusqu'à la saturation, et certainement pas d'ordre qualitatif, au sens d'un développement « spirituel ».

Afin de mieux cerner la problématique à l'œuvre, il convient d'approfondir l'analyse des deux notions que Klemperer interroge. La *vox populi* tout d'abord : elle désigne certes l'opinion avec ce qu'elle a de fluctuant mais également la « masse⁵⁹ » ou, sans plus de référence à la voix, le « peuple » [*volk*] – deux termes particulièrement fréquentés par les penseurs allemands depuis les années vingt. La masse est moins un concept qu'un paradigme où se côtoient le politique et le pulsionnel, les stratégies de communication et les propagations mystérieuses de la rumeur⁶⁰. Tensions dont Klemperer tente de suivre les tours et les détours à partir d'une analyse qui se veut purement sémantique. Mais la masse est plus qu'une préoccupation contemporaine naturellement mise en évidence par le déchaînement de la propagande. Ce paradigme s'inscrit, plus fondamentalement, dans l'héritage de la pensée libérale forgée à la fin du XVIIIe siècle. En effet, la « masse » désigne l'antonyme de l'individu conçu comme un homme plein et entier, un homme libre et créateur, un « grand homme ». Sans se donner pour tel – quoiqu'il ne manque pas de rappeler que le dictionnaire des noms propres lui consacre un article et qu'il souligne à loisir son statut « d'érudit⁶¹ » ainsi que les prérogatives qui lui sont attachées – Klemperer évoque aux moments cruciaux de sa réflexion son « Moi », qu'on peut sans crainte donner comme hérité de la tradition allemande. Benjamin livre une lecture tranchée de ce concept dans son ouvrage *Le concept de critique esthétique dans le romantisme allemand*, lecture qu'il n'est pas sans intérêt de convoquer ici puisqu'elle a pour objet de démontrer que « la forme de la pensée déterminante pour la théorie de la connaissance – et cela est fondamental pour l'intelligence du premier romantisme – n'est [...] pas la logique [...] mais la pensée de la pensée⁶² ». Outre qu'une telle posture discrédite d'autorité l'inscription de la technique dans le champ de la connaissance, Benjamin met là en évidence le trait fondamental déjà esquissé par l'idéalisme : la réflexivité sans fin dans le rapport de soi à soi aboutit à une présentation d'un monde qui n'est plus seulement « en soi » mais qui participe, *in fine*, du

⁵³ Benjamin Walter, *Expérience et pauvreté*, Traduction Cédric Cohen Skalli, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite Biblio », 2018. p. 43, 44.

⁵⁴ *LTI*, p. 288.

⁵⁵ *Mes soldats*, p. 383, 384.

⁵⁶ *Op. cit.* p. 400.

⁵⁷ *Op. cit.* p.228.

⁵⁸ On peut aussi citer *Op. cit.* p. 431.

⁵⁹ « On inculque à la masse [l']imitation pure et simple [de la LTI]. » *Op. cit.* p. 601.

⁶⁰ À défaut de pouvoir développer ce point, nous renvoyons aux travaux de Rosa Oppenheim, aux essais *Masse et Puissance* de Jacques Canetti, *la Théorie de la folie des masses* de Hermann Broch, *Le malaise dans la culture* de Sigmund Freud et, plus tardivement, *la Psychologie des masses du fascisme* de William Reich.

⁶¹ *Je veux témoigner*, p. 785.

⁶² Benjamin Walter, *Le concept de critique esthétique dans le romantisme allemand*, Traduction Philippe Lacoue-Labarthe et Anne Maris Lang, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2008, p. 59-61.

spirituel. Et avec lequel il est donc possible de communier. Un tel « Moi », élargi à l'horizon de l'infini et de la totalité, entre en parfaite contradiction avec un quelconque « homme nouveau » qui aurait pour fonction de le surpasser. *A contrario*, il éclaire généalogiquement l'investissement massif que l'idéologie nazie fera de la notion de *Weltanschauung*, investissement que Klemperer ne manque pas de noter pour mieux le déplorer. Il relève ainsi que si, pour l'homme cultivé (qui ne fait donc pas partie de la « masse »), ce terme évoque « la volonté et la capacité de voir réellement le monde, [...] de le considérer sans se laisser troubler par les préjugés », il n'est, pour l'homme du commun, « qu'une forme supérieure de dévouement à des convictions ». Ainsi, la *Weltanschauung* totalitaire ne promet pas la « vision juste » à laquelle aspira l'idéalisme allemand : elle lui substitue une « vision du mystique » propre à promouvoir une communion nationale exaltée⁶³.

Le réinvestissement « extatique » et idéologique d'une notion que Kant avait forgée comme condition du jugement synthétique *a priori*, nous semble être la marque du dévoiement d'un autre concept central de la pensée allemande : la formation [*Bildung*]. La lecture des *Lettres pour l'éducation esthétique* de Schiller permet de mieux comprendre ce que cette « formation » recouvre : il ne s'agit pas, à travers elle, de mobiliser une démarche pédagogique particulière mais de mieux qualifier le processus selon lequel se forge la « forme de la pensée » évoquée par Benjamin. Or, celui-ci passe par une épreuve esthétique, donc créatrice, par laquelle la nature et l'homme né sur son sol se « forment » réciproquement. Cette opération se révèle idéalement dans la constitution d'un « paysage »⁶⁴ qui n'est pas un simple panorama : le paysage est un point de vue au sens fort du terme puisqu'il n'a d'éclat, de direction, que s'il est regardé par qui s'y reconnaît. Il est autant un lieu qu'un événement à la tonalité intime et marqué du coin du sublime. Un *topos* que la littérature à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècle a abondamment illustré. On comprend ainsi mieux que la nature dans laquelle l'idéologie puise son versant « organique » ne doit effectivement rien aux sciences « naturelles » ainsi que Klemperer l'a souligné. Principe d'appartenance et force éminemment plastique, cette nature-là est investie d'une pensée de l'origine déterminante pour fonder la nation et extrapoler son « destin ». Ainsi, le romantisme allemand va, dans le droit fil de Herder⁶⁵, investir l'idée d'une nature capable de façonner un « esprit » [*Geist*] qui ne « ressemble qu'à lui-même ». Et cet esprit repose, prioritairement, sur « l'honneur des chevaliers nordiques⁶⁶ ». Hitler posant en armure pour un tableau demeuré tristement célèbre saura se souvenir des prémisses souvent exaltées de la dynamique nationale.

C'est à la lumière de cette tradition qu'il faut comprendre l'invocation permanente du *volk* que Klemperer relève « dans les discours et les écrits aussi souvent que le sel à table⁶⁷ ». Contrairement à la masse, que la technique permet de manipuler, le *volk* se soude grâce à une nature « remplie d'une force vitale qui correspond aux émotions de l'homme », une nature qui n'est « pas froide et mécanique, mais vivante et spontanée⁶⁸ ». En ce sens, l'analyse que livre Klemperer de l'hybridation de la technique et de la nature au sein de la propagande nazie nous paraît absolument erronée. Grand admirateur de Voltaire, Klemperer croit pouvoir faire porter la responsabilité de cette « naturalisation » délétère à son plus grand contradicteur : Rousseau. C'est un peu vite oublier que Rousseau postule un état primitif en « écart[ant] tous les faits⁶⁹ » afin de fonder un droit naturel qui préserve le caractère contractuel du politique. Or, la mise en exergue de l'appartenance comme préalable nécessaire à la formation individuelle et à la constitution du *volk* rend caduque toute possibilité de contrat. Ne peut en effet pleinement participer à la communauté que celui qui est capable de vivre, mais surtout de dire, l'instant privilégié de la *Bildung*, un instant à la fois esthétique et créateur. Le créateur n'est donc pas, dans la tradition allemande, inventeur ou ingénieur. Il n'est pas féru de technique et de mécanique. La promesse est au contraire artistique, et, plus largement, éminemment « spirituelle ». Formulé négativement, l'événement qui se joue dans la rencontre avec le paysage, et, plus tard, avec la nation, a toujours lieu au détriment de la technique, alors même que, « par paresse, l'homme n'exige qu'un simple mécanisme ou une simple magie. Il ne veut pas être actif – faire usage de son imagination productive⁷⁰ ». La phrase est de Novalis qui était pourtant versé dans les sciences dures comme

⁶³ *LTI*, p. 194. Cf. également Nolte Ernst, *Op. cit.* p. 576.

⁶⁴ « Une remise à toit plat “défigure”, paraît-il, le paysage. » *Mes soldats*, p. 242.

⁶⁵ von Herder Johann Gottfried, « Une autre philosophie de l'histoire », in *Histoire et cultures*, Traduction Max Rouché, Paris, Flammarion coll. « GF », 2000, p.83-85.

⁶⁶ *Op. cit.* p. 92.

⁶⁷ *LTI*, p. 58.

⁶⁸ Mosse Georg L., *Les racines intellectuelles du Troisième Reich, la crise de l'idéologie allemande*, Traduction Claire Darmon, Paris, Points, coll. « Histoire », 2008, p. 57, 58.

⁶⁹ Rousseau Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion coll. « GF », 1971, p.150-158.

⁷⁰ Novalis, *Le Brouillon général*, Traduction Olivier Schefer, Paris, Éditions Allia, 2015, p. 202.

géologue et ingénieur des Mines. On comprend mieux dès lors en quoi la manipulation de la langue, essentielle à la formulation de l'imagination productive, équivaut à une manipulation de l'individu, dans sa chair et son sang.

La conception de l'origine que nous évoquons à grands traits suppose donc un lieu privilégié, « naturel », une demeure [Ort] qui aura pour fonction, grâce à sa permanence, de garantir le sens de l'histoire comprise dès lors comme devenir. Si une telle conception passe entièrement à côté de toute dimension technique, elle ne peut biffer un fait indéniable : avec la première révolution industrielle, les innovations se multiplient et sont appréhendées, par les penseurs du *Sturm und Drang*, sous le double registre négatif de la vitesse et de l'intérêt – toute chose qui se conjugue assez mal avec la posture du génie créateur. On retrouve ici une structure critique proche de celle mobilisée par Klemperer lorsqu'il peine à piloter sa voiture ou lorsqu'il s'affole de la surabondance de la communication. Las, commerce et industrie ne sont pas l'apanage de l'Angleterre et des États-Unis. Goethe note ainsi, dès juin 1825⁷¹, que l'accroissement des possibilités de communication pourrait entraîner une « sur-culture » dont on perçoit le risque au regard de la place centrale qu'occupe la *Bildung* dans la pensée de l'origine. On trouve, dans les écrits de cette époque, de nombreuses traces de cette crainte de l'accélération du temps et du raccourcissement des distances avec toujours les mêmes conséquences : dissolution de l'individu créateur et agrégation des fragments dans une masse sans autre direction que la course à un bonheur fallacieux, entre consommation et aveuglement. Mouvement délétère que seule la constitution du *volke* permettra d'enrayer. Herder est, en l'espèce, le plus virulent de tous puisqu'il donne la « machine » pour antithétique de la vie et de l'action et, plus fondamentalement encore, pour un outil coercitif en matière politique. Ce qui est dénoncé ici, c'est l'État qui, dans ses dimensions administratives et légales, viendrait instrumenter l'individu – et lui ôter ainsi sa liberté et son humanité⁷². On reconnaît là un argumentaire proche de celui que von Humboldt développe de manière moins emphatique mais tout aussi radicale, particulièrement touchant ce point limite de la politique que la guerre représente. Fervent zélateur de « l'esprit » qui unit « tous les membres d'une nation », von Humboldt fait l'éloge de la guerre « salutaire et nécessaire » en ce qu'elle stimule le dit-esprit. Un tel bénéfice n'est cependant possible que dès lors qu'aucune « armée permanente n'est instituée ». En effet, « s'il faut déjà que le guerrier fasse d'une manière générale le sacrifice de sa liberté et qu'il devienne une machine, pour ainsi dire, il en est ainsi à un bien plus haut degré, dans nos guerres contemporaines, où la part de la force, de la bravoure, de l'habileté individuelles, est si restreinte.⁷³ » On retrouve au fil de cet argumentaire le nœud gordien qui lie héroïsme et guerre de matériel, qui confronte Benjamin et Jünger et qui laisse Klemperer perplexe.

Il est toutefois un domaine où les penseurs du *Sturm und Drang* n'évoquent pas seulement négativement la technique, même si celle-ci demeure, là encore, investie d'une dimension spirituelle qui permettra de passer facilement de l'homme au peuple et du peuple à l'homme. Ce domaine est déterminant en ce qu'il fonctionne comme une interface qu'il est potentiellement envisageable de parfaire, d'augmenter : le corps et sa santé. La santé est un sujet d'autant plus central qu'elle est mise en relation avec le vital qui traverse la nature, entendue au sens de la *Bildung*. Nous pouvons nous référer à nouveau à Novalis qui fut particulièrement prolixe en la matière. Il affirme ainsi, sous couvert d'une physiologie qui viendrait en sus de la simple anatomie, que « la substance organique est une synthèse de corps et d'âme – qui deviennent ainsi plus forts et s'élèvent à un degré supérieur. (L'homme et le citoyen sont plus que l'homme ordinaire)⁷⁴ ». À l'appui de cette conception particulière de l'augmentation de l'homme, Novalis signale : « la *Pharmaceutique* comprend la *nature tout entière, l'âme et le corps* », renforçant la collusion entre nature, technique et spirituel que nous mentionnions en introduction. Au regard des éléments d'analyse que nous avons avancés précédemment, on ne s'étonnera pas que cette pharmaceutique doive se doubler d'une diversification des « méthodes thérapeutiques » afin qu'elles incluent des « méthodes d'éducation du style⁷⁵ ». En synthèse de cette appréhension du corps compris dans ses dimensions à la fois mécanique, chimique et spirituelle, Novalis livre une conclusion de nature entièrement politique : « peu d'hommes sont des hommes – c'est pourquoi les droits de l'homme ont été établis de manière extrêmement indécente, comme s'ils existaient réellement.⁷⁶ » Le régime censitaire déduit de la discrimination de la dignité de l'homme selon son « style » est drastique : avant même d'imaginer « augmenter l'homme », il faudra l'extirper de l'animalité. Au-delà,

⁷¹ Goethe à Zelter, Lettre du 6 juin 1825 citée par Joël Schimdt In *Goethe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio biographie », 2014, p. 292.

⁷² von Herder Johann Gottfried, *Op. cit.* p. 112.

⁷³ von Humboldt Wilhem, *Essais sur les limites de l'action de l'État*, Traduction Henry Chrétien révisée par Karen Horn, Paris, Les belles lettres, coll. « Bibliothèque classique de la liberté », 2004, p. 66.

⁷⁴ Novalis, *Op. cit.* p. 144.

⁷⁵ *Op. cit.* p. 140.

⁷⁶ *Op. cit.* p. 211.

Novalis ouvre ici la voie à une contradiction politique majeure : l'homme ne peut être socialement « spécialisé » s'il veut être en pleine santé, entièrement homme et jouir des droits et de la totale liberté que ce statut lui confère. Ainsi, et compte tenu des éléments que nous avons développés précédemment, il ne peut accéder à la dignité du citoyen qu'en tant que génie capable de soutenir l'exigeante démarche de la *Bildung*. Or, l'exception ne peut être une règle, sauf à galvauder le génie en tant que tel. Il sera donc vite nécessaire de faire la distinction entre les créateurs d'un côté et les producteurs de l'autre, sauf à croire que la poursuite d'une « économie étatique [...] à grande échelle » permette d'instaurer un contrôle strict de l'utilisation collective des ressources jusqu'à faire disparaître le besoin et avec lui « la classe laborieuse. » Le cas échéant, Novalis ajoute qu'« il ne resterait que la classe marchande⁷⁷ ».

On voit donc que se noue très tôt un courant de pensée qui mêle libéralisme, nationalisme, esthétique, santé, individu, nature, production, marché – avec la technique toujours en contrepoint. Cette mouvance, qui traverse tout le romantisme allemand, nous permet, à ce stade, deux constats. Le premier : il n'est pas étonnant que, ainsi que Klemperer le remarque, la LTI « partout [...] met[te] l'accent sur l'organique⁷⁸ » en même temps qu'elle utilise en surabondance un vocabulaire mécanique. La place était prête depuis longtemps pour cette étrange exploitation de la langue, dans une perspective à la fois individuelle et nationale. Prête à ce point que Klemperer lui-même emploie abondamment le vocabulaire de la maladie, faisant régulièrement référence aux « symptômes », à « l'infection » ou à « l'empoisonnement » pour qualifier l'envahissement progressif du langage par la propagande. Le second constat est de nature plus politique. S'il existe des hommes de génie – en pleine santé – capables de se représenter eux-mêmes, tous les autres ne peuvent pas même accéder au statut de la représentativité. Ils sont la masse, par définition sans forme, à moins d'être structuré par la grâce d'un discours fédérateur et technique en tant qu'il est organisationnel⁷⁹. Cette aporie politique est très tôt ressentie, même si elle mettra longtemps à se résoudre, si tant est qu'elle le soit.

La solution proposée au début du XIXe siècle est en effet pour le moins étonnante tant d'un point de vue politique que philosophique. Résoudre l'impossible cohabitation de la représentation (esthétique) d'une part et de la représentativité (politique) d'autre part exige de produire un récit fédérateur grâce auquel philosophie et science pourraient se dire pleinement, mais surtout un récit que la masse pourrait s'approprier pleinement. Au prix d'une « augmentation » de l'homme du commun par son adhésion à la représentation toute entière portée par l'homme de génie – dont la participation au *volk* deviendra l'alpha et l'oméga. Et dont l'efficacité sera la scansion. Schelling imagine ainsi, loin de toute tentative propagandisme, qu'il sera un jour possible de produire la narration réconciliatrice de « ce qui fut, de ce qui est et de ce qui sera⁸⁰ ». Étant entendu que, dans l'attente, la dialectique palliera l'écriture du « plus grand poème héroïque » qu'il appelle de ses vœux. Ambitionnant d'écrire « une Bible scientifique – un modèle réel et idéal – et le germe de tous les livres⁸¹ », Novalis affirme que « la cohérence universelle, intime et harmonique n'est pas, elle doit être [...] le présent absolu. (il doit être – il doit être là [*daseyn*]).⁸² » On retrouve ici trace du lieu de l'origine qui exige d'être maintenue à travers le temps pour garantir le sens de l'histoire. *Le plus vieux programme de système de l'idéalisme allemand* enfin, texte anonyme trouvé dans les papiers de Hegel, professe l'écriture d'une mythologie sublime qui rendra compte à la fois de l'infini et de la totalité, prenant dès lors en charge la politique, l'esthétique, l'épistémologie et la morale. Sans trancher l'épineuse question de savoir qui peut être l'auteur de ce texte étrange, on peut constater que le coup de génie de Hegel, qui mettra fin aux infinies variations du *Sturm und Drang*, consistera à théoriser cette épopée de « l'esprit » à travers une dialectique qui est à elle-même sa propre fin – à rebours de la définition qu'en donne Schelling. Au fil de cette opération, « l'esprit » s'abstrait, au moins pour un temps, du caractère fondamentalement nordique que Herder lui avait attribué. De la même manière, le grand homme trouve sa pleine légitimité : l'inscription historique lui confère tout son poids politique sans qu'il ne soit plus besoin de faire un détour par la masse. Enfin, l'État, entendu au sens le plus large, est réhabilité alors qu'une place est ménagée pour l'activité de la société civile qui demeurerait problématique pour Novalis, pour von Humboldt comme pour Fichte ainsi qu'en témoigne ce curieux *opus* qu'est *l'État économique fermé*. La solution dialectique est élégante en ce qu'elle ménage très

⁷⁷ *Op. cit.* p. 102.

⁷⁸ LTI, p. 78.

⁷⁹ Là encore, le rapport de la technique à l'industrialisation dans le discours nazi a été mis à jour avant que Johann Chapoutot ne publie *Libres d'obéir*. Cf. par exemple Vioulac Jean, *La logique totalitaire, essai sur la crise en Occident*, Paris, Puf, coll. « Épiméthée », 2013, p. 152.

⁸⁰ Schelling Friedrich Wilhelm Joseph, *Les Âges du monde*, Traduction Pascal David, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1992, p. 141.

⁸¹ Novalis. *Op. cit.* p. 153.

⁸² *Op. cit.* p. 235.

habilement les contraires. Elle donne au récit du progrès, de l'augmentation et de l'efficacité une architecture aussi solide que plastique : le sens de l'histoire. La difficulté tenant en cela qu'elle cède dès lors qu'un terme est mis en exergue au détriment d'un autre, jusqu'au fanatisme.

C'est seulement à l'aune de cette lecture généalogique que l'on peut comprendre les réflexions désabusées que Klemperer jette à propos de l'histoire au détour de ses descriptions du quotidien. Réflexions qui, par un effet de mise en abyme, questionnent le sens même de la démarche de ce témoin « à hauteur d'homme ». L'une d'elles résume assez bien le conflit qu'induit le refus d'une augmentation de l'homme conjugué à la préservation de l'héritage idéaliste : « Confrontation avec le national-socialisme d'un point de vue très élevé : l'individu contre la masse, le Moi contre la fonction de « Pont » ou de simple étape, l'Europe contre l'État-ville, l'esprit contre le sang.⁸³ » L'autre remet en cause l'épopée de l'esprit avec une amertume radicale :

Que sais-je de l'histoire que j'ai moi-même vécue ? Je suis allé à la guerre, j'ai vécu la révolution et le IIIe Reich en tant que témoin direct – que sais-je ?* Et qui en sait davantage ? Et qui était ceux qui ont fait bouger le monde en fin de compte ? Hitler et Goebbels ? C'est à devenir pieux ou totalement impie – car je ne sais quoi ou je ne sais qui est à l'œuvre ici, et les gens s'imaginent que ce sont eux qui font bouger les choses. Et chaque jour de plus belle, et chaque jour de plus en plus fort, cette antithèse triviale [...] : on crée des choses aussi prodigieuses que la radio, l'avion, le cinéma parlant, et on n'arrive pas à éradiquer la bêtise la plus folle, la primitivité et la bestialité – toutes les inventions conduisent au meurtre et à la guerre⁸⁴.

Cette dernière remarque nous ramène à notre point de départ : l'ambition d'un homme de témoigner à hauteur d'homme car doutant du sens de l'histoire et du progrès qui pourtant fonde le projet dialectique lui-même – projet dans lequel s'ancre l'héritage allemand dont Klemperer se réclame. Mais ambition qui essaye, à travers ce doute fondamental, de ménager le Moi et l'esprit comme autant de remparts à un déchaînement technique dépouillé de science qui mènerait à la guerre. Car, lorsqu'elle fréquente sans plus de recul le paradigme du vital (cette conjugaison du naturel et du spirituel), la technique participe à créer le fantasme d'un homme nouveau, « augmenté », ou pour le moins supérieur – si tant est qu'il s'agisse encore là d'un homme pour paraphraser Benjamin. De manière sous-jacente à ce dilemme qui oppose la dialectique à ses propres présupposés, Klemperer interroge plus fondamentalement la notion de responsabilité en des sens pluriels : responsabilité devant l'histoire, responsabilité individuelle, responsabilité devant un Dieu éventuel. Une telle méditation est essentielle puisqu'elle marginalise définitivement la technique conçue comme un dispositif, certes efficace, mais sans raison propre⁸⁵. Touchant la responsabilité individuelle, elle est, pour Klemperer, tangible au quotidien. Après s'être positionné à hauteur d'homme durant les conflits, il restera à hauteur d'homme après-guerre. Ainsi, non seulement il est très régulièrement sollicité, jusqu'à l'exaspération, pour délivrer des certificats « philosémites » aux « Aryens » qu'il a côtoyés durant la période nazie⁸⁶, mais il se donne pour tâche souveraine de participer au mouvement de « dénazification » ou, pour être plus exact, de « réorientation »⁸⁷, en particulier à travers la reprise de son enseignement. Même si celle-ci donne lieu à d'innombrables tractations aussi bien avec les Russes et le gouvernement provisoire est-allemand qu'avec ses anciens collègues – qu'il évoque pour beaucoup dans les termes fleuris d'un universitaire sûr de son rang. Concernant la responsabilité devant l'histoire, il semble clair au regard de ce que nous avons souligné précédemment que Klemperer suspend durablement son jugement. Quant à la responsabilité devant Dieu, elle semble pour Klemperer superfétatoire en ce qu'elle suppose un Dieu auquel il ne croit plus. Il note ainsi, après la capitulation, « Jugement de Dieu ?? Qui y est soumis ? Du matin au soir la même idée me poursuit : l'innocent souffre avec le coupable, et cent fois aussi sans lui...⁸⁸ ». Nous pensons, à défaut d'avoir trouvé une profession de foi communiste dans les écrits de Klemperer, que cette acceptation de l'absence de salut jointe au maintien d'une forme dialectique à travers le matérialisme historique a permis au philologue de ménager les contraires et d'adhérer au KPD. Une note curieuse, prise après la première conférence publique qu'il donne après-guerre, accrédite cette hypothèse du maintien d'un équilibre précaire ménageant le devenir. En réponse à un auditeur fervent communiste,

⁸³ *Mes soldats*, p. 186.

⁸⁴ *Op. cit.* p. 383, 384.

⁸⁵ Il est intéressant de noter que l'origine du mal chère à Hannah Arendt peut se contracter toute entière dans cette notion de responsabilité. Plus romancière que philosophe, Ruth Klüger tranche le dilemme de manière pour ainsi dire lapidaire dans *Refus de témoigner*, Traduction Jeanne Étoré, Paris, Viviane Hamy, 2010, p. 245.

⁸⁶ *Je veux témoigner*, p. 898.

⁸⁷ *La dénazification*, sous la direction de Marie-Bénédicte Vincent, Paris, Éditions Perrin, coll. « Tempus », 2008, p. 37.

⁸⁸ *Je veux témoigner*, p. 799.

Klemperer constate : « J'avais explicité comment les éléments matériels et spirituels interfèrent, mais, il est vrai, conclu sur "l'esprit qui se construit le corps"⁸⁹ ». Novalis n'est décidément jamais loin.

Les mots de Klemperer manquent donc pour trancher les ressorts de sa conversion au marxisme qui n'a sûrement pas été totale. Nous pouvons néanmoins chercher dans ses écrits des indices permettant de comprendre pourquoi les tournures techniques de la langue bolchevique sont, d'après lui, libération de l'esprit alors qu'elles signent, en Allemagne hitlérienne, son asservissement. Si cette remarque, que nous répétons ici, est formulée au sein de la *LTI* sans plus d'explication, les « soldats de papier » donnent de nombreux exemples des tournures techniques hitlériennes qui permettent d'éclairer le jugement de Klemperer. Presque toutes concernent une organisation mécanique de l'individu lui-même, renforçant l'impression d'hybridité entre organique et technique qui semble devoir caractériser l'homme nouveau, « augmenté », compris comme émanation du *volke* dont il fait partie. Le corps et l'esprit sont en effet directement adressés par la propagande nazie en ce qu'ils ont de plus individuel, l'individu concerné fût-il pris dans la masse. Cette hybridation technico-individuelle fonctionne comme une injonction puissante. Il s'agit, touchant la propagande, non pas d'entendre un discours mais d'en faire l'« expérience », de le « vivre »⁹⁰. Adorno, fustigeant le jargon de l'authenticité qu'il donne pour caractéristique du nazisme, fait le même constat lorsqu'il remarque que ce jargon « veille à ce que ce qu'il veut exprimer dans son exposé soit [...] éprouvé, accepté sans considération du contenu du mot⁹¹ ». Or, le matérialisme – et particulièrement le matérialisme historique – ne suppose pas de susciter pas cette « épreuve » individuelle sur un registre sentimental que le recours massif à la technique favorise, à rebours de toute responsabilisation. Dès lors, même si l'URSS exploite la propagande, elle n'a pas ce caractère intime, insinuant – pour tout dire vital. La technique n'a pas vocation, hors la nation et le peuple, à être incorporée. Le matérialisme évoqué par Benjamin est, à ce titre, une barrière insurpassable. Et Klemperer peut continuer sur ce fondement à disserter sur l'esprit, dût-il se dire à travers un corps « construit ».

Au regard de ces remarques, et alors qu'il est concentré sur son grand œuvre de réorientation par l'enseignement, Klemperer a peut-être peu à peu opéré un glissement délicat du point de vue théorique mais fondamental du point de vue de la prise en charge de la technique : le glissement de l'esprit (devenir) à la raison (science au sens le plus large). Un propos entendu à la volée fin 1945 nous met sur cette voie. L'interlocuteur de Klemperer déclare : « Autrefois, j'ai tout voulu comprendre et expliquer par la raison. Maintenant je me dis : ce que je peux comprendre, ce que je peux expliquer, je n'ai pas besoin de le savoir ! » Et le philologue de répondre, cinglant : « Voilà comment l'on devient catholique ou national-socialiste, voilà comment on peut être heureux à faire envie. Et voilà comment on arrive à accepter toute la détresse, sa propre invalidité et l'enfer environnant de meurtres et de crimes sans trop s'en faire⁹² ». Une telle évolution personnelle et lexicale, que nous interprétons à l'appui de la fascination de Klemperer pour les Lumières et dans la perspective de déterminer les contours d'une responsabilité, permettrait de définir les conditions d'un domptage de la technique. Celle-ci ne pourrait plus être « insinuée » dans l'homme qu'on peut supposer augmenté mais qui n'en serait surtout que mieux asservi. Au contraire, la technique serait dès lors inscrite dans une perspective plus vaste, plus fuyante, mais certainement pas entendue dans une acception marxiste : se dégage alors pour Klemperer la possibilité d'un humanisme pour lequel l'efficacité ne peut jamais constituer un but en soi. À ce titre, la gestion du temps revêt un enjeu qui n'est plus seulement de nature historique. Il ne s'agit plus de garantir un quelconque sens mais de savoir choisir « entre l'actuel et le durable » puisque « les deux à la fois, cela ne marche pas⁹³ ». Cet actuel dont se nourrissent prioritairement l'information et avec elle la communication de masse qui s'apparentent à une réduction *a minima* du pouvoir du récit. Pour le dire avec Benjamin :

Nous avons sacrifié bout après bout le patrimoine de l'humanité, souvent pour un centième de sa valeur, nous avons dû le mettre en dépôt au mont-de-piété pour recevoir en échange la petite monnaie de l'« actuel ». La crise économique est au coin de la rue ; derrière elle une ombre, la guerre qui approche. Se maintenir est devenu aujourd'hui l'affaire de quelques rares puissants qui, Dieu le sait, ne sont pas plus humains que la foule ; le plus souvent, ils sont plus barbares, mais pas de la bonne manière. Les autres, par contre, doivent s'adapter, nouveau commencement, avec peu de choses. Ils ont partie liée aux hommes qui ont fait du renouveau complet leur affaire et l'ont fondé sur l'intelligence et le renoncement. Dans ses édifices, ses images, ses histoires, l'humanité se prépare à survivre, s'il le faut, à

⁸⁹ *Op. cit.* p. 884.

⁹⁰ *Op. cit.* p. 335.

⁹¹ Adorno Theodor W., *Jargon de l'authenticité. De l'idéologie allemande*, Traduction Éliane Escoubas, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque », 2009, p. 50.

⁹² *Je veux témoigner*, p. 654.

⁹³ *Mes soldats*, p. 407.

la culture. Et l'essentiel est qu'elle le fait en riant. Ce rire sonne peut-être ici ou là comme un rire barbare. Et bien ! Puisse l'individu, de temps à autre, donner un peu d'humanité à cette masse qui, un jour, la lui rendra à taux usuraires⁹⁴ !

À hauteur d'homme, donc.

Biographie

Docteur en littérature générale et comparée, Daphné Vignon oriente sa recherche vers l'analyse des récits européens du politique, et particulièrement ceux qui traversent les imaginaires de la France du XVIIe et de l'Allemagne du XVIIIe. Cette narratologie l'amène également à travailler à la constitution d'une grammaire narrative applicable aux récits immersifs et à 360°. Enseignante à l'Université de Nantes, elle est directrice adjointe de la revue *Études Digitales* aux éditions Classique Garnier.

⁹⁴ Benjamin Walter. *Expérience et pauvreté*. Op. Cite. p.48, 49.